

MELANGES RELIGIEUX.

MONTEAL, MARDI, 4 MAI 1852.

PREMIER PARTIE.—Journal d'un confesseur de la Foi (1793—1795. Suite et fin.)

ORDINATION.—Avant-hier (dimanche), dans l'Eglise de St-Joseph, S. G. Mgr. l'Evêque d'Arax a conféré l'Ordre du Diaconat à M. Thomas Horace Pinet, de la Société des O. M. I.

Lectures du Dr. Brownson.

Pourquoi suis je un Catholique ? (Suite.) (1)

Une foule nombreuse dans laquelle on remarquait l'élite des classes instruites de Montréal, assis last vendredi soir, le 23 avril, à la troisième lecture de M. Brownson, qui s'exprima dans un langage dont la traduction qui suit n'est encore qu'un faible reflet :

Dans mes lectures précédentes, dit-il, j'ai partiellement déduit les raisons pourquoi je ne suis point un Protestant ; je vais procéder maintenant à dire quelques-uns des motifs qui font que je suis un Catholique.

Mais, avant de m'engager dans aucune preuve directe du Catholicisme, vous me permettrez d'observer que les raisons pour lesquelles j'ai déjà dit pourquoi je n'étais point un Protestant, sont toutes de raisons valables expliquant pourquoi je suis un Catholique ; car, entre Catholicisme et Protestantisme, il n'y a pas de terme moyen. Je ne dis pas qu'un homme ne pût réputer telle ou telle forme de Protestantisme sans admettre pour vrai le Catholicisme ; sans doute, un homme peut abjurer le Presbytérianisme, l'Anglicanisme, le Méthodisme, l'Unitarianisme, l'Universalisme, etc., sans pour cela devenir Catholique. Mais personne ne saurait refuser le Protestantisme même—j'entends le Protestantisme dans ses principes essentiels—sans par là même prouver le Catholicisme, car le principe essentiel du Protestantisme est la négation de l'Eglise, ou bien un protest contre son autorité. Si donc je refuse cette négation, ou si je démontre que ce protest est sans motifs, j'ai dès lors le droit de conclure pour la vérité ainsi que pour l'autorité de l'Eglise.

Le Protestantisme, comme je l'ai fait voir, ne contient en lui-même aucun élément positif ; le caractère en est purement négatif, et il tend à la négation de toutes choses. Il n'y a que deux formes : la forme positive et la négative : Etre et n'Être Pas. Toute vérité est comprise dans ce qui Est et dans ses résultats positifs ; toute fausseté se renferme dans la négation de ce qui Est, et, conséquemment, dès qu'un système quelconque est, par la démonstration, négatif, et n'appartient qu'à la forme d'Être négative, il est, par là même, démontré faux ; par conséquent aussi, de ce qu'il est démontré faux, il résulte que le système positif qu'il a pour objet immédiat et direct de contester, est lui-même démontré vrai ; car enfin, de deux systèmes contraires, si toujours l'un doit être faux, toujours également l'autre doit-il être vrai. Le Protestantisme, qui est la contradiction immédiate et directe du Catholicisme, ne peut être infirmé sans qu'en même temps l'on approuve le Catholicisme, ou ce qu'il infirme avec lui, puisqu'un pure négation étant en elle-même inintelligible, nul système ne peut être rejeté par l'effet de cette négation, ou sans opposer à ce système, non simplement une négation, mais une vérité qui le contredit. Ainsi, pour établir la vérité du Catholicisme, il ne faut que réduire le Protestantisme à une simple négation. J'ai accompli cet objet dans mes précédentes Lectures, et j'ai conséquemment le droit de dire que j'ai prouvé le Catholicisme.

(1) Voir les Mélanges des 27 et 30 Avril.

Les Protestants n'aperçoivent pas ordinairement ces conséquences, parce qu'ils n'analysent pas assez les principes qu'ils posent pour en déduire les conclusions logiques. Ils pressent ordinairement que le Protestantisme contient un élément positif et un élément négatif, et qu'il admet la doctrine chrétienne en même temps qu'il rejette la doctrine Catholique. Sans doute, les Protestants—je ne dis pas le Protestantisme—reconnaissent quelques doctrines chrétiennes, admettent quelques-uns des éléments de la vérité chrétienne, mais ces doctrines, mais ces éléments ne sont pas spécialement les leurs à titre de Protestants ; ce sont le simplement des doctrines de l'Eglise Catholique qu'ils ont retenu en se séparant d'elle. Les Protestants sont de pauvres logiciens ; ils professent deux sortes de principes parfaitement incompatibles l'une avec l'autre ; c'est ce qu'ordinairement ils n'aperçoivent pas. Ils supposent que ces principes opposés s'harmonisent ensemble, et qu'ils peuvent, sans être inconsistants, maintenir et combattre pour les deux. Ils ne distinguent point d'avec l'autre et ne poussent aucun des deux jus à ses conséquences logiques, pour cette raison, ils ne conçoivent pas qu'il soit juste d'affirmer que le Protestantisme est d'un caractère purement négatif.

Il est évident néanmoins que ce n'est pas comme Protestants qu'ils professent la partie positive de leur doctrine ; ils ne le professent que par la seule raison qu'ils exceptent cette partie du protest qu'ils font contre les doctrines de l'Eglise ; et, s'ils possèdent leurs admissions jusqu'à leurs conséquences logiques, ils se verraient dans la nécessité d'embrasser le Catholicisme. Ce n'est qu'à raison des doctrines qu'ils admettent, et de tout temps reconnues par l'Eglise, qu'ils prétendent être chrétiens, et ils ne pourraient jamais, d'après elles, se dire Protestants. Ils sont Protestants, non pour ce qu'ils affirment de concert avec l'Eglise, mais seulement à raison de ce qu'ils nient en protestant contre, et ainsi leur Protestantisme n'est autre chose que ces principes négatifs qu'ils maintiennent, et non les principes positifs qu'ils admettent. S'ils avaient l'habitude de raisonner, et de discuter logiquement leurs principes, ils sentiraient cela et reconnaîtraient que leur Protestantisme est purement négatif, et que leur principe, comme Protestants, implique nécessairement une négation universelle, la négation de toutes choses, de Dieu, de l'univers, de tout ce qui existe.

La répugnance des Protestants à leur impuissance à raisonner logiquement, explique pourquoi ils s'imaginent pouvoir soutenir le Protestantisme, sans nier tout à fait le Christianisme. Ils ne voient pas que, par la négation même de certaines doctrines Catholiques, ils constatent le principe qui seul les autorise à professer celles qu'ils veulent admettre. Les doctrines, qu'ils professent maintenant peuvent être vraies, elles peuvent même être contenues dans la Bible ; mais il ne peut être permis de le déduire de la Bible qu'avec le secours de la tradition Chrétienne universelle. Interrogez la Bible seule à l'aide du jugement privé, de la Grammaire et du Dictionnaire seulement, sans vous référer aucunement à la tradition, et vous verrez que nul ne saurait affirmer qu'elles sont contenues dans le Livre. Bien plus, vos Grammaires et vos Dictionnaires ne peuvent s'exprimer sans le secours de la tradition, laquelle détermine l'usage de la langue et la signification des termes qui la composent. Si vous rejetez la tradition, quelle foi reposez-vous dans vos lexicographes ? L'Hebreu de Gesenius est presque un autre langage que l'Hebreu de Buxtorf, et il est indubitable que sa définition des mots Hébreux a été souvent influencée par ses idées particulières sur la religion. Le langage n'a lui-même aucune signification sans la tradition ; et, nier la tradition, c'est la rendre inutile, c'est abolir toutes les voies de communication d'homme à homme. Cependant le principe essentiel du Protestantisme est la négation de la tradition, et c'est là—les Protestants l'ignorent—nier aussi bien les doctrines chrétiennes qu'ils entendent professer, que celles qu'ils rejettent hautement.

Toute hérésie est susceptible de la même inconsistence logique. Nul homme raisonnant avec logique et menant ses principes à ses der-

nières conséquences, ne sera jamais hérétique. Hérésie selon la parole d'un théologien moderne, veut dire chose quelconque en contradiction avec un certain nombre de doctrines, toutes appuyées sur une autorité chrétienne, celles qu'on ne peut maintenir et défendre sans rejeter, en d'autres termes, l'essence de ce système de jugement privé comme règle à suivre indépendamment de l'autorité évidente et positive, et les Protestants, en contestant comme ils le font, la doctrine du jugement privé, occasionnent l'hérésie dans son véritable principe. C'est sans ce rapport qu'on les distingue des sectes anciennes. Les sectaires d'Orient dans les temps primitifs, rejettent, sans doute, les enseignements de l'Eglise Catholique, mais, avant qu'ils aient pu le faire, ils ont toujours soutenu, comme principe, le droit du jugement privé contre l'Eglise. Les Protestants, eux, exigent le jugement privé—le principe de leur hérésie—en règle, et il résulte de là que le Protestantisme n'est pas une hérésie particulière, non plus qu'une forme particulière de négation, mais une hérésie en lui-même, une hérésie dans sa source même, impliquant toutes les hérésies présentes, et toutes les hérésies possibles.

Le principe de la négation—tant la négation de toute autorité en matière de croyance, elle est incompatible avec l'affirmation de toute doctrine chrétienne, et conséquemment, l'homme qui devient le régent par soi-même, n'a le son que de révoquer en question tout ce qui n'est pas de lui-même—le plus étendu de ce motif. Le principe, logiquement déduit, tend à la négation universelle, et c'est uniquement par ce qu'ils ne descendent pas de cette manière leurs principes, qu'il est possible aux Protestants de croire adhérer à quelque partie de la vérité chrétienne ; conséquemment, le seul examen sérieux sur le Protestantisme, si l'on veut en apprécier la portée, l'on n'a jamais à s'occuper des éléments chrétiens que les Protestants entendent admettre. Le seul élément d'analyse du Protestantisme étant le principe de l'hérésie, de la négation, de la négation, les altératives qui s'élevaient à tout esprit capable et ami du raisonnement, d'un côté, le Catholicisme et de l'autre, la négation universelle. Mais la négation universelle ne se conçoit pas elle est la négation de toute vérité, la négation, par conséquent, d'elle-même, et elle ne saurait, par conséquent, se maintenir. Donc, le Catholicisme, qui est la raison contraire, doit être maintenu ; et la vérité en ressort logiquement et indéniablement.

Quant à moi donc, ou je dois être Catholique ou persévérer dans la négation universelle. Ce dernier parti n'est pas possible, car il ne m'est pas possible, lui-même que je le voudrais, de nier mon existence, —je ne puis donc demeurer Protestant ; mais, je renonce au Protestantisme, ou puis-je aller si ce n'est dans l'Eglise ? Remonterai-je au Paganisme ancien ? Cependant, si je remonte au Paganisme, je ne fais qu'annoncer le Protestantisme dans sa forme primitive. Le Paganisme fut pour le monde ancien ce qu'est le Protestantisme pour le moderne. Le Paganisme antique fut la déchéance des nations de la religion primitive ou patriarcale, comme le Protestantisme est celle des peuples modernes de l'Eglise Catholique.

À la vérité, quelques-uns des philosophes modernes ont prétendu que l'homme vient d'abord à l'état d'animal, et que l'état sauvage fut l'état primitif de la race humaine ; que la religion n'est que le signe extérieur d'un sentiment inné dans le cœur de l'homme ; que la première forme de religion a été le Paganisme. Ils voudraient nous faire croire que le culte originel des peuples fut un dégoût et gossier fétide, en un mot, le culte du bois et des pierres, celui de vils animaux, et que, par laps de temps, le sentiment religieux prit graduellement de l'empire et revêtit les formes poétiques du polythéisme Grec et Romain, pour dégénérer ensuite en un pur monothéisme (1). Tout cela n'est que théorie imaginaire. Les formes de religion les plus idolâtres n'ont pas été les primitives, elles s'élevèrent que les derniers, de même que l'état sauvage n'a pas été l'état pri-

(1) Adoration d'un seul Dieu.

mitif de l'homme, mais seulement l'état dans lequel l'homme, une fois abandonné à lui-même, a fini par choir. L'histoire nous montre la vraie religion comme ayant devancé la fausseté ; nous fait voir les hommes professant le vrai culte en l'honneur du vrai Dieu, avant de nous donner la moindre idée du Paganisme.

Nul homme intelligent ne peut étudier les religions anciennes du Paganisme, sans y apercevoir la preuve intrinsèque que ces religions ne sont ni homogènes, ni primitives, mais, au contraire, des formes altérées d'une religion antérieure et plus pure. Toutes portaient en elles-mêmes la preuve qu'elles étaient des déviations de la religion par laquelle commença la création pour se perpétuer par la promulgation de la loi Juive. Le type auquel toutes espèces de Paganisme doit l'existence, —non le type que le Paganisme entend réaliser—est évidemment emprunté à la religion patriarcale ; et, par une étude approfondie de ses diverses formes, chacun se mettrait en état de retracer la substance de cette même religion transmise jusqu'à nous par les plus anciens records de la race humaine, c'est-à-dire, le livre de la Genèse. Il est facile de démontrer, par l'examen du Paganisme, qu'il ne fut dans aucune de ses formes une religion primitive, lutant pour se séparer et se préserver d'un autre, mais une déviation corrompue d'une religion plus pure, auparavant observée puis plus tard abandonnée. Il semble s'exprimer sur le tout le regret que lui inspire la vérité et la pureté qu'il n'a plus ; il semble parfois accablé par le souvenir d'un bien au temps possédé, mais qu'il ne possède plus. Il est empreint d'une mélancolie secrète. Sa joie elle-même est triste, et sa gaieté est celle d'un désespoir. Ses chants de fête, ses danses érotiques, ses Bacchantes échevelées, ses Corymbantes (1) enivrées, ses cérémonies obscènes, tout en un mot accuse un esprit obsédé par le souvenir de ce qu'il a per lu, cherchant à se consoler par l'ivresse et par la volupté des sens ; spectacle, il est vrai, dont le cœur et la raison se détournent avec horreur et dégoût !

Le Paganisme n'était autre chose que l'effet naturel de notre nature corrompue, à elle-même abandonnée. L'usage de l'orgueil et de la concupisence, les hommes ne voulant pas se soumettre à la loi que Dieu avait présente, refusant de voir en Dieu leur cause originelle ou leur Fin Dernière. Ils voulaient être eux-mêmes leur propre loi, rêver à leur propres inclinations, et poursuivre leur plaisir. Il en résultait ces formes variées d'idolâtrie dans laquelle le monde était presque entièrement plongé à l'époque où le Sauveur vint par le sacrifice mourir sur la croix. Le Protestantisme est né du même esprit que le Paganisme sous toutes ses formes, et il ne fait que continuer avec les modifications nécessaires de la société moderne. Des hommes sont venus, impatientés de subir l'autorité de l'Eglise ; sentant leurs cœurs se rebeller naturellement contre elle, ils ont voulu être eux-mêmes leur propre loi ou recherchant, non Dieu, mais leur satisfaction propre, et de même que dans les temps anciens d'autres avaient rompu avec la tradition des patriarches, de même ils ont rompu avec la religion Catholique.

Cette vérité est évidente depuis la naissance du Protestantisme. Il naquit précisément à l'époque de cette restauration des lettres appelée la Renaissance, c'est-à-dire, la restauration de la littérature et de la philosophie Grecque et Romaine, —un temps où les systèmes de la Grèce ancienne, de Rome et d'Alexandrie, avaient fait irruption dans les écoles, où la grand ambition en littérature et en philosophie, d'imiter la douceur de Virgile, pour la prose, les vers exquis de Cicéron. Les disciples de l'époque voyaient avec mépris l'antiquité du Christianisme, dédaignant ses écoles, ses principes, sa littérature et ses arts, et ne sachant qu'à faire revivre le monde ancien que leur révolution les classiques Grecs et Romains. Les poètes et les maximes du Paganisme se propageaient avec rapidité, et les hommes qui se mirent à la tête du mouvement Protestant, firent ceux-là même qui s'élevèrent à annoncer comme es moins instruits de l'antiquité du Christianisme et aussi comme professant le plus grand mépris pour

(1) Poètes de Cybèle.

elle. Luther honnait les Scholastiques, et Henry VIII émit un Humaniste distingué, Calvin sachant peu la théologie Chrétienne était cependant un bon école parmi les classes supérieures. L'histoire prouve enfin que le Protestantisme origina dans les tendances payennes des quinième et seizième siècles.

Je n'ai donc rien à gagner à me reporter jusqu'au Paganisme, je vais de préférence remonter au Protestantisme récent à sa forme la plus ancienne. Je n'ai que faire d'aller au-delà en revenant au Paganisme. Le Paganisme a subi son épreuve ; son impuissance est constatée. Il a été réfuté par les premiers Docteurs et les Sts. Pères de l'Eglise, et un jugement irrévocable l'a condamné, tandis que d'humbles chrétiens, sortis des catacombes, plantèrent triomphalement la croix sur le capitole du monde. Le Paganisme est une question qui a fait son temps. — Il ne fut que Chrétien, ou ne rien être. Le sang de martyrs a été versé, les miracles prodigieux des saints des premiers temps ont décidé pour jamais la question. Il n'y a pour nous d'autre alternative que celle d'être Chrétien.

Mais, si je fais tant que d'être Chrétien, je ne puis qu'être Catholique. Entre le Catholicisme et l'absence de tout Christianisme, il n'y a pas d'alternative. Me parlez-vous, comme d'une objection, de l'Eglise Grecque, qui, à l'époque où l'union en communion avec l'Eglise Romaine l'Eglise Romaine était avec la véritable Eglise, et, par conséquent, le vrai Christianisme, ou bien elle ne l'était pas. Si elle ne l'était pas, l'Eglise Grecque est donc elle-même une fausse Eglise, car, en communion avec une fausse Eglise, c'était être fausse elle-même. Elle n'aurait pu devenir la véritable Eglise qu'en se séparant d'avec la fausse Eglise et en adhérant à la véritable. Ce n'est pas ce qu'elle a fait puisque, depuis sa séparation, elle ne s'est mise en communion avec aucune autre Eglise. D'un autre côté, si l'Eglise de Rome était la véritable, il s'en suit que l'Eglise Grecque est la fausse. Ainsi, dans tous les cas, l'Eglise Grecque est une fausse Eglise, et je ne puis devenir vrai chrétien qu'en participant à sa communion.

Vous diriez-vous me référer à quelque-une des sectes anciennes ; —aux Nestoriens par exemple ? La doctrine Nestorienne n'est rien en principe que la négation de l'Incarnation et de la Divinité de Notre Seigneur, et la profession de l'Épiphane Pélagienne, consistant à soutenir que l'homme peut lui-même opérer son salut sans la Grâce ; c'est l'Unitarisme moderne, une sorte de Protestantisme, que je dois rejeter en même temps que je rejette le Protestantisme. Je ne puis en agir autrement à l'égard d'aucune autre secte de l'Orient. Toutes les sectes sont autant d'hérésies, et toutes les hérésies sont virtuellement consacrées par le Protestantisme, lequel, ainsi que je l'ai fait voir, est, en principe, une hérésie complète, comme il est hérétique lui-même.

Je reviens donc à ma conclusion : si je fais tant que d'être chrétien, je ne puis qu'être catholique. Christianisme et Catholicité sont identiques et ne font qu'un. Donc, la Catholicité ou point de religion ; —sans religion point de Dieu, point de vérité, point de loi, point de moralité, point de règle de vie, point de but à l'existence, —et, en ce cas, nous n'avons plus qu'à dire : que chacun vive comme il lui plaît ; qu'il lâche le frein à la luxure ; qu'il dépouille tout par terre des fleurs ; qu'il fasse du moment présent son Dieu ; qu'il mange, boive et se réjouisse, car demain il faudra mourir ; —d'autres termes de toute moralité païenne. Mais nos cœurs respoussent ces sentiments, et il nous faut une religion ; nous ne pouvons vivre sans elle. Il nous faut donc être Catholiques.

Pour moi personnellement, je n'en suis pas venu de suite à cette conclusion, même après avoir constaté que le Protestantisme n'avait aucune consistance et n'était qu'une duperie. Je savais bien qu'une religion, et même une Eglise, étaient nécessaires, mais je n'étais pas préparé à devenir Catholique. Quel dessein pensez-vous que je formai alors ? Rien de moins que de créer une nouvelle Eglise — une Eglise pour mon propre confort. Ne riez pas trop de ma subtile folie car elle m'était commune avec des hommes plus élevés et plus habiles que moi. Ce que je tentais alors n'était qu'un

de place sa bourse et les devoirs de l'amitié avaient déjà fait un dernier et sublime effort.

Elle pua, elle s'éleva, quand le cœur est joyeux, les distances disparaissent. Il marchait au pas de course, et repassait dans sa mémoire un un fredonnement perpétuel tous les airs bachiques et autres qui composaient son répertoire. Il ne tarda pas à arriver à Pestaminet où il avait élu depuis longtemps son domicile moral et politique. C'est là qu'il a fumé sa première pipe et pris sa première leçon de billard. C'est là qu'il a senti pour la première fois monter à son cerveau les vapeurs d'un punch enflammé. C'est là qu'il a saisi par sa parole entraînant, sa joyeuse humeur et son biceps incontestable le sceptre du quartier latin. Là, son passé, son présent, son avenir. Aussi ce lieu est pour lui un lieu sacré, c'est l'arche sainte de sa vie d'étudiant, le sanctuaire de ses joyeuxes journées et de sa vie insouciant et oisive.

Cet estaminet, l'un des plus fréquentés du quartier latin, était le point de mire de ces hommes qui cherchaient à glaner des affidés à leurs œuvres impies. La jeunesse n'est-elle pas un terrain fertile, où germent à la fois les bonnes comme les mauvaises semences, et surtout, hélas ! les déclarations, plebéiennes aux phrases retentissantes, aux mensonges éblouissants ?

Jamais trop tard, Joseph, ma queue d'honneur ! je tiens tous les parys et je rends deux points au plus malin ; qu'y est-il ?

—Je parle pour M. Mathias, dit une voix grêle, dont le timbre quelque peu aigre domina cependant le tumulte ordinaire de ce lieu. Cette voix appartenait à une sorte de vieux, dont le front était dégaré de cheveux et orné d'une perrière du plus beau noir qui se puisse imaginer ; pour compléter du costume, ajoutez des lunettes bleues, et une redingote marron ; il est attablé devant un grog et parcourt le Journal des Débats, la plus expressive des feuilles politiques.

An son de cette voix, Mathias s'était retourné, et un regard rapide s'échangea entre lui et le vieux.

Celui-ci reprit ensuite fort paisiblement la lecture de son journal, en disant :

—Eh bien ! on ne tient pas mon pari ?

—Tiens ! c'est monsieur du carreau, dit un des étudiants (ce surnom lui avait été donné à cause de la couleur de sa perrière).

—C'est parbleu vrai, dit Mathias, qui feignit de ne pas encore avoir vu celui dont on parlait ; on voit donc son petit grog, on lit son vieux journal.

—Comment vous voyez, M. Mathias, l'étudiant s'était approché.

—Pendant qu'ils terminent leur partie, vous plairait-il, M. Mathias, d'accepter un rafraîchissement ?

—Non, non, dit Mathias, je suis assés satisfait.

—Et bien ! on ne tient pas mon pari ?

—Tiens ! c'est monsieur du carreau, dit un des étudiants (ce surnom lui avait été donné à cause de la couleur de sa perrière).

—C'est parbleu vrai, dit Mathias, qui feignit de ne pas encore avoir vu celui dont on parlait ; on voit donc son petit grog, on lit son vieux journal.

—Comment vous voyez, M. Mathias, l'étudiant s'était approché.

—Pendant qu'ils terminent leur partie, vous plairait-il, M. Mathias, d'accepter un rafraîchissement ?

—Non, non, dit Mathias, je suis assés satisfait.

—Et bien ! on ne tient pas mon pari ?

—Tiens ! c'est monsieur du carreau, dit un des étudiants (ce surnom lui avait été donné à cause de la couleur de sa perrière).

—C'est parbleu vrai, dit Mathias, qui feignit de ne pas encore avoir vu celui dont on parlait ; on voit donc son petit grog, on lit son vieux journal.

—Comment vous voyez, M. Mathias, l'étudiant s'était approché.

—Pendant qu'ils terminent leur partie, vous plairait-il, M. Mathias, d'accepter un rafraîchissement ?

—Non, non, dit Mathias, je suis assés satisfait.

—Et bien ! on ne tient pas mon pari ?

—Ceci m'a l'air d'une aimable plaisanterie, fit-il en faisant promener alternativement sa main droite et sa main gauche dans ses poches vides.

—Vous comprenez quand même l'on peut tirer d'un repas bien ordonné quelques fêtes s'échauffant et que le vin coule à flots.

—J'aime assez cette métaphore poétique.

—L'association compte sur vous ; c'est pour elle que vous travaillez, c'est donc elle qui doit payer les frais.

—Comment l'entendez-vous ?

—Les amis sont les amis ; ne trouvez-vous pas mes idées bonnes ? c'est le meilleur moyen de les réunir.

—Votre idée, dit Mathias en laissant sa montre, ne manque pas de mérite.

—Mathias, viens-tu jouer la poule ? crin un étudiant ; tu as le numéro sept.

—Minute, on me narre quelque chose de fort intéressant.

Le vieux posa négligemment sa main sur la table.

—On nous observe, dit-il, en avalant un second grog. Tenez, voici pour vous indemniser de ce que ce repas pourra vous coûter.

—Et il glissa dans la main de Mathias un billet de banque.

—A propos, reprit-il presque aussitôt, vous recevrez le mot d'ordre pour votre séance de réception. Elle doit avoir lieu sous peu de jours... silence, et dévouement.

(A continuer.)

—Ceci m'a l'air d'une aimable plaisanterie, fit-il en faisant promener alternativement sa main droite et sa main gauche dans ses poches vides.

—Vous comprenez quand même l'on peut tirer d'un repas bien ordonné quelques fêtes s'échauffant et que le vin coule à flots.

—J'aime assez cette métaphore poétique.

—L'association compte sur vous ; c'est pour elle que vous travaillez, c'est donc elle qui doit payer les frais.

—Comment l'entendez-vous ?

—Les amis sont les amis ; ne trouvez-vous pas mes idées bonnes ? c'est le meilleur moyen de les réunir.

—Votre idée, dit Mathias en laissant sa montre, ne manque pas de mérite.

—Mathias, viens-tu jouer la poule ? crin un étudiant ; tu as le numéro sept.

—Minute, on me narre quelque chose de fort intéressant.

Le vieux posa négligemment sa main sur la table.

—On nous observe, dit-il, en avalant un second grog. Tenez, voici pour vous indemniser de ce que ce repas pourra vous coûter.

—Et il glissa dans la main de Mathias un billet de banque.

—A propos, reprit-il presque aussitôt, vous recevrez le mot d'ordre pour votre séance de réception. Elle doit avoir lieu sous peu de jours... silence, et dévouement.

(A continuer.)